

Ce que le genre fait au sport

Aborder le genre au sein du monde sportif embrasse une telle quantité de points d'attention que le tout mériterait bien davantage qu'un texte au sein d'une étude aussi vaste que celle qui nous occupe. Néanmoins, cet article entend poser les bases de cette réflexion plus large en mettant en avant les enjeux essentiels de la prise en compte du genre dans le sport. Il apparaît effectivement que de nombreux freins existent pour les personnes FINTA⁷⁵ qui souhaitent s'investir dans ce domaine, qu'il s'agisse de la pratique en elle-même, mais aussi de l'encadrement ou de la gestion au sein des instances qui la régulent.

“ La question du corps de la femme est traitée de manière extrêmement différenciée, en comparaison de celle du corps de l'homme. Mais ce n'est pas que le corps, c'est aussi les vêtements, le comportement, etc. J'ai l'impression que lorsqu'il s'agit de couvrir des équipes féminines ou des sportives individuelles, beaucoup d'autres paramètres vont être analysés et décortiqués, en dehors de la performance sportive. Mais c'est vrai que les femmes n'apprennent pas, ou en tout cas moins que du côté masculin, à avoir un corps qui performe, un corps qui est là uniquement pour la performance, et non pour être un objet de désir, pour être nécessairement beau ou esthétique, mais conçu pour performer.

”

81

La question du corps et de sa perception est centrale lorsqu'une personne FINTA souhaite se mettre au sport. Mais elle est loin d'être la seule. Le facteur économique, l'accessibilité ou encore

75. Ce terme acronyme est utilisé pour désigner les personnes qui ne sont pas des hommes cis et celles qui ont été assignées femmes à la naissance – Femmes, Intersexes, Non-binaires, Transgenre et A-genre.

les pratiques culturelles peuvent également constituer de sérieux freins. Ceux-ci sont aussi alimentés par la représentation (ou la non-représentation) médiatiques des sportives, ainsi que par la composition des instances dirigeantes et des équipes d'accompagnement des pratiquant-es. Le sport reste un système de production d'une idéologie de la masculinité et du pouvoir masculin malgré les évolutions perceptibles depuis quelques années. Comme le dit l'autrice Béatrice Barbusse dans son ouvrage *Du sexisme dans le sport*, « Aborder la place des femmes dans le système sportif ne se limite pas à leur pratique sur les terrains. La compréhension des phénomènes de discrimination réclame une perspective plus globale : hors des terrains, les femmes sont-elles présentes dans les instances sportives en tant que dirigeantes et salariées, dans les équipes en tant qu'entraîneuses ou cadres techniques, dans la presse sportive en tant que journalistes par exemple ? Au fond, dans quelle mesure le sport se conjugue-t-il au féminin, y compris dans le sport-business ? »⁷⁶.

82

Le sport est socio-historiquement masculin. Dès l'Antiquité, le sport est vécu comme un domaine réservé aux hommes afin qu'ils puissent y apprendre la virilité et la sociabilité masculine. Depuis toujours, c'est en s'exerçant à des jeux corporels que le jeune garçon apprend à être un homme. Par ailleurs, c'est également par le sport qu'au moment de la Révolution industrielle, les hommes vont pouvoir y créer un espace d'éducation à la masculinité alors que les femmes entrent sur le marché du travail, que l'entre-soi masculin du monde professionnel tend à disparaître et qu'ils ne sont plus les seuls à pourvoir aux besoins familiaux.

76. Béatrice Barbusse, *Du sexisme dans le sport*, Anamosa, 2022, p. 28.

Totalement exclues de la pratique sportive jusqu'au 19^e siècle, les femmes⁷⁷ se sont organisées de manière autonome, petit à petit et grâce à quelques pionnières, dont Alice Millat fut la chef de file, pour se frayer un chemin dans quelques disciplines telles que l'aviron, l'athlétisme et le football. Comme l'explique la socio-historienne Anaïs Bohuon, médecins, éducateurs et autres hygiénistes se sont longtemps écharpés à cette époque pour savoir si l'éducation physique pouvait être bénéfique aux corps des femmes, de peur qu'elles ne se « virilisent ». Ainsi, elles se verront cantonnées à des disciplines qui respectent leur « nature féminine ». Ce n'est qu'au cours du 20^e siècle que l'exercice physique s'institutionnalise et leur ouvre l'accès à de nouvelles disciplines, même si elles restent restreintes. Ainsi, ce n'est qu'en 1960 qu'elles seront autorisées à courir le 800 mètres et qu'en 2000 (!) qu'elles pourront sauter à la perche en compétition. Le sport est historiquement une activité masculine, faite par les hommes pour les hommes afin qu'ils restent des hommes. Ainsi « Tout dans le sport fait référence à la norme masculine, jusque dans le vocabulaire : “match d'hommes”, “match de mecs”, “avoir des couilles”, “une défense d'homme à homme”... Sans compter combien il est difficile aujourd'hui de penser certaines fonctions au féminin : “entraîneur” ou “entraîneuse”, “défenseure” ou “défenseuse” ? »⁷⁸

Une dernière illustration nous paraît exemplative : pourquoi est-il aujourd'hui encore nécessaire de parler de football féminin ? Serait-il différent du football masculin dont on ne mentionne jamais qu'il l'est, masculin ? Continuer à parler de sport féminin, c'est cantonner la pratique féminine à un espace confiné dont il est essentiel de le sortir pour le mieux-être de toutes.

77. Nous utilisons le terme « femme » à divers endroits dans ce texte lorsque les textes et les études sur lesquels nous fondons nos propos ne prennent pas la diversité de genre en considération. Le terme renvoie alors aux personnes qui se définissent comme telles.

78. *Ibid.*, p. 133.

Le corps et l'apparence

Elle n'est pas si loin l'époque où le cycliste et aujourd'hui dirigeant d'équipe Marc Madiot pouvait insulter la cycliste Jeannie Longo en direct sur les antennes de la télévision française en affirmant « Le sport doit avoir un côté esthétique. Quand on enlève le côté esthétique du sport, il y perd 50 %. C'est mon opinion personnelle, je n'engage que moi. Je n'aime pas le cyclisme féminin, j'ai le droit de ne pas l'aimer, j'ai le droit de ne pas apprécier. On m'a demandé mon avis là-dessus, je l'ai donné. Si elles veulent faire du vélo, c'est leur problème. [...] Elle, elle est belle dans l'effort, vous, vous êtes moche, je suis désolé [...] Je regarderai le cyclisme féminin le jour où elles mettront des maillots un peu plus jolis, des cuissards un peu plus jolis et des chaussures un peu plus jolies, c'est tout »⁷⁹. C'était en 1987. Si les choses ont évolué pour davantage de respect, les biais sexistes à l'égard du corps des sportives n'en demeurent pas moins encore présents. En témoigne la récente éviction du commentateur sportif Bob Ballard des antennes d'Eurosport pour les propos sexistes tenus en direct lors des épreuves de natation aux Jeux olympiques de Paris 2024⁸⁰.

84

“ Pour la quête de sponsor, une coéquipière s'était adressée à une marque de vêtements de sport. Elle avait reçu un échantillon, un legging et un t-shirt, pour voir si elle était digne du sponsoring ou pas (!!!!!). On lui avait demandé de faire une vidéo pour la voir habillée avec cet échantillon. Vu que c'était dans un cadre sportif, elle a enfilé les vêtements sportifs et s'est filmée en train de faire un entraînement de judokate, de pousser de la fonte, etc. Ils lui répondu qu'elle ne rentrait pas vraiment dans leurs critères et pour lui montrer ce qu'ils attendaient, ils lui ont envoyé des exemples

79. www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i21068628/vif-echange-entre-marc-madiot-et-jeannie-longo-a-propos-des-femmes-dans-le-cyclisme

80. www.lesoir.be/612751/article/2024-07-29/jo-2024-un-commentateur-britannique-exclu-apres-une-remarque-sexiste

de photos de filles qu'ils sponsorisaient. Il n'y avait que des photos où elles montraient leurs fesses, où elles se dandinaient dans des positions lascives. Et c'est ce qu'ils attendaient visiblement de ma coéquipière. Cette perception et cette sexualisation du corps des femmes sont fort présentes. Dans le cadre du judo, vu qu'on a une musculature qui est très développée, on nous compare sans cesse à des corps d'hommes, on nous qualifie de « bonhommes ». Ce regard impacte certaines sportives, notamment les plus jeunes. Moi, ce qui me frappait vraiment, c'était les comportements en salle de musculation. Certaines n'osaient pas trop pousser au *bench* parce qu'elles ne voulaient pas que leurs muscles des bras se développent. Par contre, tout ce qui était *squat*, ça allait, parce que c'est plus accepté d'avoir des bons fessiers. En outre, certaines bloquaient leur propre performance pour des questions esthétiques. Moi, je m'en foutais, je ne me suis jamais vraiment posé la question, j'étais contente que mon corps performe et cette dimension esthétique m'importait peu. Mais pour d'autres, c'était très important. ”

Les corps des sportif·ves sont leur outil de travail. En ce sens, ils doivent être entretenus et il faut en prendre soin. Mais cela a également pour conséquence qu'ils sont constamment mis en avant, tant pour les sportifs que pour les sportives. Or, la naturalisation historique des corps féminins et masculins n'est pas sans répercussion sur les sportif·ves. Si les hommes vont pouvoir mettre en avant leur corps sculpté par les entraînements, les femmes doivent, elles, tout en restant performantes, garder un corps svelte et gracieux tel que défini par les normes sociales. Ainsi, les sportives qui doivent sans cesse jongler entre les injonctions sociales et leur souci de performer. Si certaines d'entre elles ont pu, ces dernières années, mettre en valeur leur corps musclé (on pense notamment aux sœurs Williams, grandes joueuses de tennis) non pas pour démontrer qu'elles sont des femmes, mais bien parce qu'elles assument leur apparence corporelle d'athlètes,

la majorité des sportives tendent à montrer qu'elles peuvent être à la fois sportives avec toutes les qualités qui s'y rapportent, telles que la force, le courage, la combativité, tout en adoptant une apparence très féminine. Ce comportement, s'il est compréhensible et indiscutable à titre individuel, est à l'origine de l'hypersexualisation des représentations des femmes dans le sport, qu'il s'agisse de la publicité, des affiches de compétition et autres films et séries. « Le fait que les sportives souhaitent à tout prix revendiquer leur féminité en exhibant leurs atouts féminins est compréhensible sur le plan individuel », explique Béatrice Barbusse, « mais les travaux sociologiques montrent que ce faisant, elles ne font que reproduire sur le plan collectif les stéréotypes de genre et l'infériorisation des femmes dans le sport »⁸¹.

“ C’est vrai que les athlètes féminines sont sans cesse dans cette contradiction où le milieu exige une certaine forme de corps pour performer le mieux possible, ce qui est parfois contradictoire face aux injonctions de féminité imposées par la société, et parfois même par le regard des hommes du milieu sportif qui les entoure. Il faut donc sans cesse jongler avec ces aspects très contradictoires et pas du tout facile à gérer. ”

86

La pratique sportive étant un des derniers bastions des identités pures de genre en raison de la dichotomie des sexes qu'il impose pour établir les classes de performance, il reste un domaine où les femmes demeurent infériorisées dans la mesure où la société patriarcale dans lequel il se déroule impose cette domination masculine. C'est ainsi, par ailleurs, que le monde du sport rejette les gays et les lesbiennes, qu'il impose les tenues que doivent porter les sportives ou encore qu'il renvoie à leur cuisine les femmes enceintes et les mères, même si les choses ont bien évolué ces dernières années. Les joueuses de beach-volley ont

81. *Ibid.*, p. 165.

récemment obtenu le droit de porter un short plutôt qu'un bikini, les joueuses de tennis ont vu leur combat pour porter autre chose que des vêtements blancs (problématiques notamment en période de menstruations) à Wimbledon aboutir, la judokate Clarisse Agbnégénéou a reçu l'autorisation d'allaiter son nourrisson dans les salles d'échauffement au tournoi de Tel-Aviv. Et ce ne sont là que quelques exemples de prises de position fortes de la part des sportives pour permettre que le sport sorte de cet entre-soi masculin lorsqu'il est question du corps des sportives.

“ À un moment durant mon adolescence, j'ai eu des règles très douloureuses. Et je me souviens que j'étais allée voir ma coach lors d'un entraînement parce que j'avais vraiment trop mal au ventre. Elle m'a dit « mords sur ta chique ». C'est compliqué, dans ces cas-là. Moi, à la BBJJA, j'essaye au maximum que ce soit un sujet qui puisse être abordé. Avec les collègues ou les athlètes sur le tatami, il faut pouvoir en parler librement. Ne fut-ce que dire le mot « règles », de pouvoir l'aborder de manière naturelle, rappeler qu'il n'y a aucune honte. Je vois encore à l'heure actuelle, certains réflexes que nous avons déjà à l'époque. Puisque nous portions des kimonos blancs, la plupart du temps, notre plus grande préoccupation était que ça ne se voit pas, qu'il n'y ait pas du sang qui déborde. Avant même de se poser la question de savoir si c'était une bonne idée de s'entraîner intensivement lorsqu'on était réglée ou s'il fallait prendre des compléments, s'il était judicieux d'aller au-delà de la douleur, etc. Et donc oui, certaines filles ne s'entraînent pas quand elles ont leurs règles. Je crois que c'est parce que c'est un tel inconfort, une telle gêne, qu'elle s'abstiennent. Parfois, ça peut aussi être à cause des douleurs, mais je ne pense pas que cela soit majoritairement le cas. Elles se privent d'une semaine par mois d'entraînement. ”

Enfin, cette dichotomie des sexes dans le monde du sport demeure extrêmement problématique dès lors qu'il est question des tests de féminité qu'il impose depuis 1966, avec des variantes quant à son mode de fonctionnement. « Dans les années 30, un certain nombre de sportives participant à des épreuves d'athlétisme font l'objet d'un véritable procès de *virilisation* en raison de morphologies jugées trop masculines : les athlètes ont “trop de muscles”, des épaules “baraquées” ou “trop carrées”, “pas assez de poitrine”, des “hanches gommées”, ou encore une pilosité “anormalement abondante”. Ces athlètes femmes se rapprochent des hommes non seulement par le physique, mais aussi par leurs performances : leurs records extraordinaires réduisent de plus en plus l'écart entre les sexes. Au lieu d'ébranler la croyance en l'existence naturelle de catégories de sexe fondées sur des différences supposées biologiques, des soupçons sont émis quant au sexe de ces sportives »⁸². C'est ainsi que, dans les années 1960 est apparu le certificat de féminité.

88

Avant 1968, ce document était délivré après un contrôle gynécologique où seul le sexe apparent était pris en compte. Il est ensuite remplacé par le test du corpuscule de Barr, un test qui permet de détecter la présence d'un deuxième chromosome X. Peu fiable, ce test est enfin remplacé en 1992 par le test PCR/SRY qui établit la présence ou l'absence d'un chromosome Y. Outre le fait que l'application de ce test met en évidence le traitement asymétrique des sexes, puisqu'aucun sportif homme n'a jamais été soupçonné d'être une femme, il va totalement à l'encontre des nombreuses dimensions de l'identité sexuelle, certaines personnes pouvant avoir un sexe chromosomique, gonadique et apparent différent de leur sexe psychologique et social.

82. Anaïs Bohuon, « Sport et bicatégorisation par sexe : test de féminité et ambiguïtés du discours médical », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008/1, Vol. 27, p. 80.

Si cette binarité n'est pas propre au monde du sport, la corporalité omniprésente en son sein en fait un réel problème pour toutes les personnes qui n'entrent pas dans ces cases, ou tout simplement dont le corps ne correspond pas aux normes standardisées. La gestion des identités sexuées est rendue extrêmement violente pour les personnes intersexes et les personnes trans qui se retrouvent exclues de nombreuses disciplines dont le cadre binaire paraît totalement rétrograde. En effet, le sport reste le dernier système fonctionnel où la ségrégation sexuelle est acceptée sans que cela soit perçu comme une discrimination. Et c'était sans compter sur l'arrivée de Trump au pouvoir aux États-Unis, lui qui a signé le 5 février 2025 un décret demandant aux responsables gouvernementaux de prendre des mesures pour interdire le sport féminin aux athlètes transgenres⁸³. Lors de cette signature, il a ajouté qu'il ne permettrait à aucune athlète transgenre de fouler le sol américain pour participer aux prochains Jeux olympiques qui se tiendront à Los Angeles en 2028, lançant « À Los Angeles, en 2028, mon administration ne restera pas les bras croisés à regarder des hommes battre des athlètes féminines ».

« En ayant instauré le test de féminité, le monde médical sportif s'est trouvé confronté à cette volonté de rechercher une distinction naturelle des identités sexuées, fondement impossible à définir car les critères (organes génitaux, gonades, hormones, chromosomes), sont tous plus faillibles les uns que les autres. [...] En rattachant des caractères établis ou supposés de la femme à une "nature féminine", les médecins renforcent un construit social et légitiment une norme à laquelle se réfère le monde sportif. L'instauration du test de féminité révèle donc comment la nature sexuée est conçue par la science et la société, notamment dans la sphère des activités physiques et sportives, domaines du corps et souvent de la domination masculine par excellence »⁸⁴.

83. www.rtb.be/article/donald-trump-signe-un-decret-pour-exclure-les-athletes-transgenres-des-sports-feminins-11499904

84. *Ibid.*, p. 90.

Les aspects socio-culturel et économique

Les rôles et les rapports genrés constituent des freins importants pour la pratique sportive des personnes FINTA. Le sport étant un miroir de la société, il est aisé de comprendre que les valeurs culturelles et les normes sociales s'y retrouvent pareillement représentées. Ainsi, certains sports vont être privilégiés par ces dernières puisqu'elles correspondent aux normes sociétales. Dès lors qu'on attend d'elles qu'elles se comportent selon les principes patriarcaux traditionnels, il est compliqué pour elles d'envisager même la pratique de certaines disciplines. Pourtant, les choses évoluent vers davantage d'ouverture en direction de sports dits masculins, même si ce n'est pas le cas partout à travers le monde. En effet, dans de nombreux pays, déroger à ces normes et codes sociaux peut être perçu comme une provocation publique, avec toutes les conséquences que cela engendre pour les personnes qui les enfreignent.

90

L'accès au sport historiquement associé à une masculinité virile est loin d'être une sinécure. Tout comme il peut être extrêmement compliqué pour des personnes gays ou lesbiennes de se lancer dans la pratique d'une activité dont il est de notoriété publique qu'elle véhicule des idées homophobes, notamment via les messages des publics qui y assistent. D'ailleurs, il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que les coming-outs homosexuels de sportif-ves soient si peu nombreux, encore aujourd'hui. Les idéaux de virilité et de féminité véhiculés par les normes sportives y seraient vraisemblablement fragilisés, et les personnes concernées les premières victimes de cet ébranlement. Plutôt que de subir la vindicte populaire, iels préfèrent vivre caché-es.

Les sports de combat sont exemplatifs de cette résistance socio-culturelle. Alors que la lutte gréco-romaine reste à ce jour le seul bastion exclusivement masculin au programme olympique,

la boxe a longtemps tardé à sortir de son entre-soi genré. Ce n'est qu'au début des années 1990 que les femmes ont commencé à investir les salles de boxe, et encore, de manière clandestine. Il aura fallu attendre la fin de cette décennie pour que la boxe anglaise féminine acquière une reconnaissance officielle.

« Le sport offre un agencement spécifique conçu pour permettre aux hommes de manifester les qualités pour eux jugées fondamentales : la force, l'endurance, la résistance », affirme le sociologue Ervin Goffman. Et lorsqu'il s'agit de sports historiquement associés à la masculinité virile, les barrières à franchir sont encore plus élevées. Par leur pratique, les boxeuses viennent troubler les définitions binaires du genre qui imprègnent la pratique sportive. Cela ne s'est pas fait sans sacrifices des pionnières, et l'on constate qu'encore à ce jour, les boxeuses doivent se montrer ingénieuses, tant dans leur pratique que dans leurs discours, pour se faire une place, au risque de tenir des propos parfois essentialisant⁸⁵.

Comme l'explique la chercheuse Natacha Lapeyroux, « Si les boxeuses mettent en place une stratégie de résistance face aux représentations de genre binaire dans le sport, en parallèle, elles tiennent un discours qui affirme leur "spécificité" féminine dans leur manière d'appréhender la boxe, en faisant usage d'un essentialisme stratégique pour se différencier des hommes. Dans leurs discours, les boxeuses insistent sur les différences physiques et mentales entre les deux sexes. Les femmes seraient plus "techniques" et plus attentives à la beauté du geste en réintroduisant une forme d'esthétique "féminine" dans leur pratique,

85. L'essentialisme est un courant de pensée selon lequel les hommes et les femmes seraient différents par essence. Ainsi, il n'y aurait pas lieu de distinguer le sexe et le genre puisque le sexe d'une personne déterminerait son genre correspondant.

alors que les boxeurs, quant à eux, seraient “plus physiques”. L’incorporation de compétences considérées “féminines” dans leur manière de pratiquer la boxe permet aux boxeuses de se distinguer des hommes et d’éviter un *procès de virilisation* »⁸⁶. Procès qui se traduit, nous l’avons évoqué plus haut, par la contrainte de devoir se soumettre à un test de féminité aussi intrusif qu’inadéquat. Nous ne pouvons clore ce paragraphe sans rappeler ce qu’a vécu la boxeuse algérienne Imane Khelif, championne olympique lors des Jeux de Paris, dont la victoire fut immédiatement remise en cause par son adversaire ainsi que de nombreux-ses observateur-ices en raison de sa « masculinité »⁸⁷.

Enfin, et ce n’est pas le moindre aspect à prendre en considération lorsqu’il s’agit de la possibilité pour les personnes FINTA de pratiquer un sport, la question du temps disponible reste à poser. Selon une étude menée par la chercheuse Dee Dlugonski auprès de 24.772 personnes à travers le monde⁸⁸, il apparaît que plus de la moitié des femmes ne font pas autant de sport qu’elles le voudraient. Parmi les obstacles évoqués, le manque de temps arrive en première position pour 74 % d’entre elles. En outre, toujours selon cette étude, « près de deux tiers des mères de famille évoquent la maternité comme principale raison de l’abandon d’une pratique sportive régulière. La répartition des tâches domestiques et des responsabilités familiales entre les hommes et les femmes a aussi un impact négatif sur le niveau d’activité physique des femmes ». La chercheuse note enfin que les hommes

86. www.revue-ballast.fr/boxer-contre-le-genre/#:~:text=Pendant%20les%20entraînements%2C%20les%20boxeuses,affilient%20au%20genre%20«%20féminin%20».

87. www.rtb.be/article/la-boxeuse-imane-khelif-qui-fait-l-objet-d-une-polemique-aux-jeux-olympiques-de-paris-n-est-pas-un-homme-11414400, ainsi que Imane Khelif face à une haine mondialisée paru dans le numéro 16 de la *Revue Déferlante*, p. 25-29.

88. <https://cms-static.asics.com/media-libraries/104744/file.pdf>

ont une perception différente des difficultés rencontrées par les femmes, et que seuls 34 % d'entre eux reconnaissent que le manque de temps soit pour elles un obstacle.

“ À la BBJJA, pour cette rentrée 2025, afin d'encourager plus de femmes à participer aux cours de sport, on va mettre en place une garderie. On essaye d'activer plein de projets qui ne seraient pas vraiment *bankable* pour un autre club sportif. À cet égard, là où nous sommes, à la frontière entre Koekelberg et Molenbeek, il y a énormément de travail. On essaye, à travers la pratique sportive, de créer un espace qui corresponde aux valeurs universelles du sport. On souhaite aussi, parce que beaucoup de clubs sportifs ne pensent pas cette dimension-là, s'adapter et intégrer les besoins et les spécificités des filles et des femmes. On essaye ainsi d'être accueillants pour tout le monde, sans exception. ”

Le second obstacle à la pratique sportive est son coût. Ainsi, quel que soit leur âge, à tous niveaux d'activité physique et partout à travers le monde, la question financière reste un frein important pour celles qui souhaitent pratiquer une activité physique. Cet obstacle universel n'est pas sans lien avec les représentations que l'on nous donne à voir des sportives professionnelles dans les médias. Même si les lignes semblent bouger ces dernières années, la rémunération des sportives professionnelles et l'implication des clubs dans le sport féminin de haut niveau restent marginaux par rapport aux investissements destinés aux hommes. Les écarts salariaux restent abyssaux, les infrastructures peu adaptées lorsqu'elles ne sont pas totalement inadéquates et les revendications pour davantage d'égalité restent encore fort peu entendues. On frôle encore souvent avec la caricature, même en 2025, lorsque la championne allemande de saut à ski Selina Freitag s'est vue offrir du shampoing, du gel douche et des serviettes éponges pour sa victoire lors des qualifications d'un concours là où son homologue masculin recevait 3.000 euros.

Quelques mots pour conclure

Si les questions du corps, de l'accessibilité financière et des contextes socio-culturels nous ont semblé importantes à creuser dans cet article, il nous paraît évident qu'ils sont loin d'être les seuls facteurs clés identifiés lorsqu'on évoque les questions de genre dans le domaine du sport.

En effet, la sécurité, l'accessibilité, l'entre-soi masculin des instances qui gouvernent et gèrent le sport – qu'il soit de loisir ou professionnel – les images que les médias nous donnent à voir sont autant d'éléments essentiels à prendre en considération pour englober de manière plus large encore la problématique, les freins et les obstacles, les violences subies, physiques et morales, par les personnes FINTA dans le domaine du sport à travers le monde. C'est la raison pour laquelle nous nous y pencherons plus avant dans une étude qui sera publiée ultérieurement, qui, outre le balisage théorique, se verra complétée par un guide pédagogique et didactique à destination des salles de sports et autres lieux d'accueil de ces pratiques afin de fournir des pistes d'ouverture au plus grand nombre de leurs espaces.

Réjouissons-nous, en attendant, de la nomination de l'entraîneuse islandaise Elisabet Gunnarsdottir à la tête des Red Flames, de la diminution (très) progressive des écarts salariaux entre les sportifs et les sportives professionnel·les, de la prise en considération de certaines revendications des sportives quant à leurs tenues vestimentaires, sur et hors des terrains, ou encore de la conscientisation de l'importance des questions de santé mentale grâce aux prises de parole de la tennismuse Naomi Osaka ou de la gymnaste Simone Biles... Ces avancées sont significatives, mais la route est encore longue pour que changent les mentalités. Les lignes bougent, preuve en est de ces quelques exemples, mais lentement au regard du travail qu'il reste à accomplir pour atteindre un objectif d'inclusivité et d'égalité.